LES ARABES, TOUS NAZIS ?

Il y eut des Arabes pour soutenir et collaborer avec l'Allemagne hitlérienne. Il y en eut d'autres pour s'y opposer et dénoncer l'antisémitisme nazi

Dans son livre, *Les Arabes et la Shoah*, Gilbert Achcar commence par tordre le cou à l'idée reçue selon laquelle il y aurait eu, sur le nazisme et l'antisémitisme, unanimité chez les Arabes. Comme si ceux-ci constituaient une entité monolithique, répugnant par essence à la pluralité des points de vue. Or, bien évidemment, comme toutes les sociétés humaines, les sociétés arabes étaient alors traversées par divers courants idéologiques et politiques. A cette époque tout particulièrement, car le contexte national et international de l'entre-deux-guerres et de la période suivante, poussait à prendre position, engendrant du même coup des clivages dans l'opinion et les partis politiques.

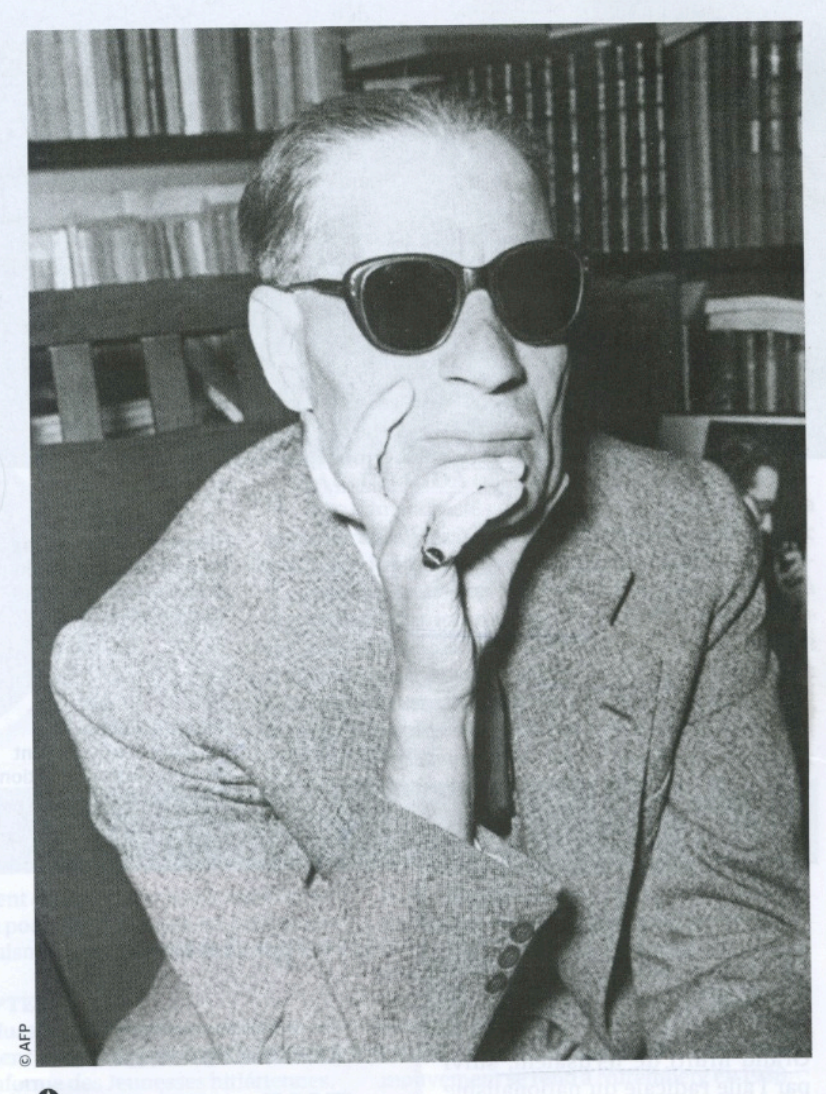
Gilbert Achcar dresse une typologie de ces différents courants, en s'attachant surtout à ceux de l'Orient arabe. Selon lui, quatre principales sensibilités se dégagent : les « occidentalistes libéraux », les marxistes, les nationalistes et les panislamistes intégristes et réactionnaires. Nous suivrons son analyse dans la présentation que nous faisons ici.

LES OCCIDENTALISTES LIBÉRAUX

Parmi eux, plusieurs réformistes musulmans avaient l'Occident et les valeurs issues des Lumières pour référence, sans pour autant renier leur culture propre. Opposés au nazisme, ils n'en furent pas moins hostiles au sionisme.

EN EGYPTE, ils s'exprimaient dans des revues de haute tenue intellectuelle, telles que l'hebdomadaire *Al Risâla*, créé en 1933. On y lisait des textes signés Ahmad Amin, Al Aqqad, Taha Hussein, Tewfiq Al Hakim et autres représentants majeurs de l'humanisme progressiste arabo-musulman de l'époque. L'historien israélien Israël Gershoni note que cette revue publia régulièrement, entre 1933 et 1939, des critiques extrêmement sévères sur l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste. Toutes ces publications soutenaient la démocratie libérale et rejetaient les régimes totalitaires. Un rejet partagé par les cercles intellectuels comme par les professions libérales et les classes moyennes et populaires urbaines un tant soit peu instruites. Ce qui fait dire à un autre historien israélien, Ami Ayalon[1] : « *Les voix des champions de la démocratie étaient plus fortes que celles de ses critiques qui étaient fascinés par le Führer et le Duce.* »

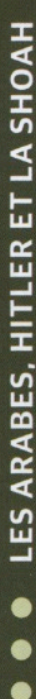
EN SYRIE, *Alif Bâ*, principal quotidien musulman et indépendantiste, condamne l'antisémitisme et invite les Arabes à s'y opposer. Il le fait en particulier à la suite des terribles émeutes antijuives de 1934



© AFP

INTELLECTUEL. Taha Hussein (1889-1976) est un des représentants majeurs de l'humanisme arabe.

à Constantine où, comme dans le reste de l'Algérie, le colonialisme avait gravement détérioré les relations entre musulmans et Juifs autochtones. *Alif Bâ* tient cependant à préciser : « *Si nous combattons le sionisme, nous ne combattons pas les Juifs en tant que tels. Le judaïsme n'est pas nécessairement le sionisme* ». En 1936, suite à une grève générale en Palestine contre le Mandat britannique et l'établissement des Juifs européens, des extrémistes poussent à des exactions contre la communauté juive de Damas. Le calme ne revient que grâce à l'initiative de Fakhri Al Barûdi, leader indépendantiste. Il appelle ses concitoyens

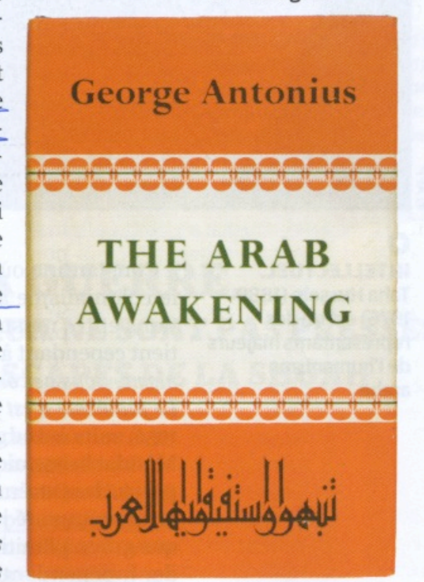


MUFTI. Amin Al Husseini est l'un de ceux qui sont allés le plus loin dans la compromission avec le régime nazi.

« *à protéger leurs compatriotes juifs qui n'avaient aucun lien avec le sionisme* », ajoutant que « *chacun doit veiller sur eux comme il veille sur lui-même* ».

EN PALESTINE, George Antonius, une des autorités du courant occidentaliste, publie en 1938 *The Arab Awakening* (Le Réveil arabe), ouvrage capital sur le nationalisme arabe. Il y déclare : « *Le traitement infligé aux Juifs d'Allemagne et dans d'autres pays européens est un déshonneur pour la civilisation moderne* ». Certains diront qu'Antonius ne représentait que lui-même. A tort. Après un dépouillement minutieux de la presse arabe de Palestine entre 1930 et 1940, le chercheur allemand René Wildangel constate que les critiques du national-socialisme n'y sont pas rares, ce qui contredit la thèse répandue selon laquelle les Palestiniens arabes étaient tous enthousiasmés par le nazisme. Certes, le Grand Mufti de Jérusalem, suivi par l'aile radicale du nationalisme palestinien, accorda un soutien sans réserve à Hitler. Mais, il se heurta à une forte opposition de la part de ceux qui rejetaient une telle allégeance. Il en est ainsi de *Filastin*, premier quotidien de langue arabe durant la période du Mandat. Quoique très dur envers l'entreprise sioniste, le journal prit position en faveur des Alliés dès le début de la guerre : « *Nous n'appelons pas les Arabes à sacrifier leur cause, mais nous affirmons que le conflit actuel entre forces démocratiques et forces dictatoriales nous force à choisir notre camp* ». Dans la même veine, l'hebdomadaire *Al Akhbâr* qualifiait Hitler de « *plus grand ennemi de l'humanité* ». Remarquable hiérarchisation des ennemis où ce qui l'emporte - dans le contexte précis où ces lignes ont été écrites - est l'adhésion réfléchie aux valeurs humanistes et démocratiques et non pas l'application aveugle de l'adage qui veut que l'ennemi de mon ennemi soit mon ami.


PALESTINE. Dès 1938, George Antonius, une des autorités du courant occidentaliste, se positionne clairement contre le sort réservé aux Juifs d'Allemagne.



LES MARXISTES

Ils condamnaient eux aussi le fascisme et le nazisme. Bien sûr, beaucoup se montrèrent embarrassés lors du pacte de non-agression germano-soviétique en 1939 et ils le restèrent jusqu'à l'invasion de l'URSS par Hitler. Cela étant, ils réprouvaient absolument l'antisémitisme, non seulement parce que Juifs autochtones ou immigrants étaient nombreux et influents dans leurs rangs, mais aussi parce qu'ils considéraient que les manifestations de haine antijuive faisaient le jeu du sionisme. En 1943, Ridwân Al Hilû, secrétaire du Parti communiste palestinien, résumait ainsi la position des marxistes : « *La terreur antijuive dans les pays fascistes est en réalité un acte criminel ... qui nuit à la cause arabe et aide le sionisme* ».

LES NATIONALISTES

Ils ne sont pas tous d'accord sur le rejet du nazisme et le distingo à faire entre « sioniste » et « juif ». Certes, l'Allemagne nazie est généralement perçue par eux comme l'ennemie de leurs ennemis - la Grande-Bretagne ou la France - donc elle attire a priori leur sympathie. Il faut

néanmoins distinguer entre ceux qui, par opportunisme politique, ont pu établir des contacts épisodiques avec les Allemands sans adhérer au nazisme, ceux qui affichaient une connivence avec les pays de l'Axe et en appliquaient les méthodes localement, et enfin ceux qui ont ouvertement collaboré avec eux.

Sur l'échiquier nationaliste, au sein de la mouvance qui, en Syrie, deviendra le Baath, certains leaders étaient nettement influencés par les thèses nazies, dictatoriales et racistes. Comme Zaki Al Arsûzi (alaouite comme le clan Assad aujourd'hui), qui créa en 1939 le Parti nationaliste arabe. Lequel proclamait que « les Arabes sont une seule nation » et ont « un seul chef ». Devise directement calquée, rappelle Gilbert Achcar, sur celle du Troisième Reich : « *Ein Volk, ein Reich, ein Führer* » (Un peuple, un Empire, un Chef). Son rival, le chrétien Michel Aflaq, pourtant accusé d'avoir eu des faiblesses pour le national-socialisme, aurait rejeté l'Allemagne nazie, si l'on en croit du moins ce qu'il affirme dans l'un de ses articles. Nabih Al Azmeh, enfin, autre nationaliste syrien, qui avait commencé par nouer des contacts avec l'Axe afin de faire pièce aux ennemis français et britanniques, en vint à s'en méfier et finit par rompre totalement ces relations, considérant que la cause arabe n'y gagnerait rien.

LES PANISLAMISTES INTÉGRISTES

Ce courant, en revanche, persista dans sa connivence avec l'Allemagne hitlérienne. Trois figures emblématiques occupent alors le devant de la scène.

L'ÉMIR CHAKIB ARSLAN (1889-1946) est un intellectuel druze originaire du Liban. Cet aristocrate, champion du nationalisme arabe et du panislamisme, soutient sans relâche les luttes du monde arabe contre les colonialismes de l'Europe chrétienne. Depuis Genève où il s'est exilé, il exerce son influence notamment sur les mouvements indépendantistes en Afrique du Nord. S'il prône auprès d'eux le panislamisme, c'est qu'il est convaincu que l'islam est un facteur d'unification entre Arabes et Berbères, alors que l'arabisme est porteur de division. De l'Algérien Messali Hadj jusqu'au Tunisien Bourguiba, en passant par les Marocains Ahmed Balafrej et Mohammed Hassan El Ouazzani, tous les nationalistes nord-africains de quelque importance ont établi des liens plus ou moins étroits avec lui. Par ailleurs, il entend jouer les Monsieur bons offices entre la mouvance panislamiste et les puissances fascistes. Il rencontre Mussolini à plusieurs reprises et accepte de faire la propagande de son régime pour obtenir son appui. Il sait pourtant que le Duce a occupé la Libye et qu'il ne cache pas ses visées sur la Tunisie. De sorte qu'Arslan perdra beaucoup de son aura auprès des indépendantistes qui l'ont côtoyé un temps. Ses « liaisons dangereuses » avec l'Allemagne n'arrangeront pas les choses, car il se flatte aussi d'entretenir d'excellentes relations avec les nazis, lesquels financent d'ailleurs sa revue *La Nation arabe*, éditée à Genève et diffusée de Casablanca à Java.

SUR L'ÉCHIQUIER NATIONALISTE, CERTAINS LEADERS ÉTAIENT INFLUENCÉS PAR LES THÈSES NAZIES, DICTATORIALES ET RACISTES



PANISLAMISME. Chakib Arslan entretient des «liaisons dangereuses» avec les nazis.

RACHID RIDA (1865-1935) est l'autre maître à penser des panislamistes de l'époque. Son influence sera plus durable. Disciple de Mohammed Abdouh et donc adepte du réformisme musulman de la seconde moitié du XIXe siècle, cet intellectuel syrien fait partie, à ses débuts, de ceux qui aspirent à concilier la modernité occidentale avec l'héritage musulman. Avant la déclaration Balfour de 1917 appelant à la création d'un « Etat juif » en Palestine, il est partisan d'une entente amiable entre les Arabes et « leurs cousins ▶▶

LES SINGES DU NAZISME

Au Moyen-Orient, certaines formations politiques sont allées jusqu'à singer le nazisme. Quelques exemples :

EN SYRIE ET AU LIBAN
Le Parti syrien nationaliste social se réclame sans aucune ambiguïté de l'idéologie nazie. Son fondateur, Antoun Saadeh, un chrétien libanais admirateur d'Hitler, rêvait d'une « Grande Syrie », véritable empire conçu sur le modèle du Reich allemand, qui aurait réuni la Syrie et le Liban, le Sinaï, la Jordanie et l'Irak. Antisémite virulent, il dota son parti d'un drapeau copié sur celui de l'Allemagne hitlérienne, avec couleurs rouge et noire inversées et hélice à quatre pales en lieu et place de la croix gammée. Dans un style moins extrémiste, Pierre Gemayel, libanais chrétien maronite, fonde le parti des Phalanges libanaises (Kataeb) en 1936, après avoir assisté aux Jeux Olympiques de Berlin. Il en revient conquis, même si le modèle qu'il retiendra pour ses Phalanges est plus proche du franquisme espagnol que du nazisme.

EN EGYPTE
Ahmad Hussein met en place, en 1933, le mouvement « Jeune Egypte » qui se veut une copie conforme des Jeunesses hitlériennes. En 1938, lui aussi fait le voyage à Berlin. Un an plus tard, son mouvement, bien que minoritaire, lance une campagne antijuive très active qui se traduit par le boycott des commerces appartenant à des Juifs, dont les listes ont été dressées dans tout le pays. En 1945, il s'alliera aux Frères musulmans qui ne cachent pas leur haine des Juifs.

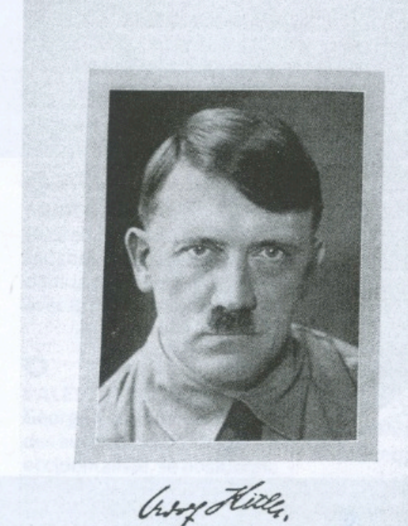
EN IRAK
Là non plus le nazisme ne manqua pas de sympathisants, voire d'adeptes. En témoigne la création en 1935 du « Club Al Muthanna ». Ses membres, à la fois antijuifs et anticommunistes, adhéraient à l'idéologie nazie. A la même époque, on voit aussi se développer un mouvement officiel de jeunesse, mixte de scoutisme et d'organisation fascisante, baptisé « Futuwwa ». Une délégation de ce mouvement se rend à Nuremberg en 1938 pour participer au rassemblement des Jeunesses hitlériennes. Tout porte à croire qu'en 1941, des militants de « Futuwwa » prirent part au terrible pogrom contre les Juifs de Bagdad appelé « Farhûd », qui fit 180 morts et des centaines de blessés. Précisons que le « Farhûd » éclata au lendemain du renversement par les Britanniques du gouvernement dirigé par l'ultranationaliste Rachid Al Gaylani. Celui-ci, soutenu par les Allemands, se réfugie alors à Berlin où il opte pour une collaboration directe avec le régime hitlérien.

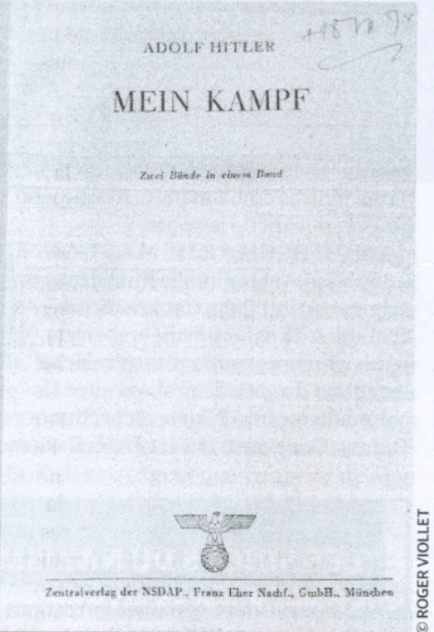
hébreux », comme en témoignent ses échanges avec des dirigeants sionistes. Bien avant cela, en 1898, il avait défendu la cause du capitaine Alfred Dreyfus, ce militaire juif injustement condamné en France pour haute trahison, et il fustigeait l'antisémitisme européen. Mais à la fin des années 1920, il prend un virage idéologique à 180°. Convaincu que le projet d'un Etat juif est en passe de devenir réalité en Palestine, le même Rachid Rida bascule à la fois dans l'antisémitisme et l'intégrisme et s'allie aux wahhabites du royaume saoudien. Dès lors, il fait sien l'antisémitisme occidental dans ce qu'il a de pire. Reprenant à son compte la représentation des Juifs forgée par les *Protocoles des Sages de Sion*, il l'intègre dans un discours islamique lesté de ce qu'il trouve de plus hostile aux Juifs dans les versets coraniques et la tradition musulmane. Une de ses références est ce hadîth du Prophète : « *Les Juifs vous combattront et vous serez amenés à les dominer jusqu'à ce que la roche dise : "Ô musulman, il y a un Juif derrière moi, tue-le"* ». Rachid Rida est un théologien respecté et sa revue, *Al Manar* (Le Phare), dans laquelle il expose ce genre de position, est très lue dans le monde arabe. Evoquant un de ses articles de 1929 sur les Juifs et la question de Palestine, Gilbert Achcar le décrit comme « *un condensé de sa vision du monde, ainsi que le prototype de ce qui deviendra le discours traditionnel de l'intégrisme islamique sur la question juive, développé en particulier par la mouvance wahhabite et par les Frères Musulmans* ». Vers la fin de sa vie, il fait un pas de plus : il affiche sa sympathie pour les nazis et s'approprie leur phraséologie haineuse envers les Juifs. Enfin, dans un de ses derniers textes, paru quatre mois avant sa mort, Rachid Rida salue avec enthousiasme le panislamisme exemplaire de son « *ami et disciple* » Amin Al Husseini, « *louant Dieu de la présence en Palestine d'un dirigeant aussi brillant que le Grand Mufti* ».

LE GRAND MUFTI AMIN AL HUSSEINI (1895-1974), fort de la double légitimité que lui confèrent son titre de Grand Mufti et la reconnaissance du maître Rachid Rida, s'estime autorisé à parler et à agir au nom de tous les Arabes et même de tous les musulmans. C'est ce qu'il fait devant Hitler, qui le reçoit le 28 novembre 1941. Après avoir gratifié le Führer d'un salut nazi, il l'assure de l'admiration que lui vouent les Arabes, et applaudit à son combat contre leurs trois adversaires communs : « *les Anglais, les Juifs et les bolcheviks* ». Mieux, il lui déclare que les Arabes sont prêts à se ranger aux côtés de l'Allemagne. Le Mufti attendait de cet entretien une déclaration officielle de soutien. Raté : Hitler le berce de promesses, prétextant que la situation militaire ne le permet pas encore, avant d'aborder le sujet qui lui

AL HUSSEINI: «ON PEUT COMPARER LES JUIFS À DES INSECTES PORTEURS DE MALADIES»

tenait à cœur autant qu'à son hôte : « *la lutte sans compromis contre les Juifs* ». Malgré ce fiasco diplomatique, Al Husseini continuera à faire sa cour au Führer. Installé à Berlin, il y jouira d'un exil doré aux frais de l'Allemagne et de l'Italie. Dès lors, il devient le collaborateur arabe et musulman privilégié des deux régimes fascistes. Ceux-ci feront de lui leur propagandiste vedette dans les émissions radiodiffusées depuis Berlin et Rome en direction du monde arabo-musulman.





PROPAGANDE. *Mein Kampf* par Adolf Hitler. Frontispice de l'édition originale, 1925.

© ROGER VIOLLET

LES ARABES DANS *MEIN KAMPF*

LE MUFTI AMIN AL HUSSEINI est à l'origine de la publication des extraits de *Mein Kampf* en arabe dans un journal irakien, en 1934. Après la guerre, un proche collaborateur de Goebbels, Von Leers - réfugié comme d'autres anciens nazis de haut rang en Egypte et en Syrie, où ils occupèrent des fonctions officielles - édite au Caire une nouvelle version de *Mein Kampf*. En 2007, la Foire du Livre du Caire expose plusieurs éditions de l'ouvrage. Dans ces différentes éditions, les passages désobligeants sur les Arabes ont toujours été supprimés. En voici quelques morceaux choisis :

« *Dès 1920-1921, quand le jeune mouvement national-socialiste commença lentement à se profiler sur l'horizon politique [...] on approcha notre parti pour essayer d'établir un certain lien entre lui et les mouvements de libération d'autres pays [...] Il s'agissait-là de représentants de quelques Etats balkaniques, de ceux de l'Egypte et de l'Inde, qui me firent toujours l'impression de bavards prétentieux, mais sans aucun fond véritable* »

« *Les espérances suscitées par le mythe d'une insurrection en Egypte sont aussi piteuses. La « guerre sainte » peut donner un agréable frisson à ceux qui, chez nous, jouent à l'idiot [...] Mais il est impossible de lancer une coalition d'invalides à l'assaut d'un puissant Etat [...] En raciste qui se base sur la race pour estimer la valeur du matériel humain, je n'ai pas le droit de lier le sort de mon peuple à celui des soi-disant « nations opprimées », connaissant déjà leur infériorité raciale* »

« *Sans la possibilité qui fut offerte à l'Aryen d'employer des hommes de race inférieure, il n'aurait jamais pu faire les premiers pas sur la route qui devait le conduire à la civilisation ; de même que sans le concours de quelques animaux adéquats [...] il ne serait pas devenu maître d'une technique qui lui permet actuellement de se passer peu à peu de ces animaux. Le dicton : « Le Maure a fait ce qu'il devait, le Maure peut s'en aller », n'a malheureusement qu'une signification trop profonde* ».

En fait, sa connivence idéologique avec les nazis est bien antérieure : déjà en 1933, devant le consul allemand à Jérusalem, il soutenait l'antisémitisme nazi et s'engageait à convaincre ses frères de boycotter les Juifs. Mais c'est en Allemagne qu'il donne libre cours à sa judéophobie. En 1942, chargé d'inaugurer l'Institut islamique de Berlin, il prononce une allocution où il mêle les références de la tradition musulmane la moins favorable aux Juifs avec les stéréotypes antisémites. Un an plus tard, à Francfort, dans une intervention à l'Institut international de clarification de la question juive, il la clarifie de façon décisive. Qu'on en juge : « *On peut comparer les Juifs à des insectes porteurs d'une maladie. Quand ils sont loin, on pourrait penser qu'il s'agit d'animaux paisibles, mais quand ils nous piquent et nous transmettent la maladie, on est obligé de recourir à des moyens radicaux* ». A cette date, il sait pertinemment ce que le Reich entend par la « solution finale ». Témoin cet extrait du discours qu'il fait en novembre 1943 : « *L'Allemagne lutte contre l'ennemi commun qui a opprimé les Arabes et les musulmans dans leurs divers pays. Elle a su démasquer les Juifs et décidé de trouver une solution définitive au danger juif, qui mette fin au malheur qu'ils apportent au monde* ».

Sur un autre plan, le Mufti se targue de recruter massivement des Arabes et des musulmans pour combattre aux côtés des Allemands. A cet effet, il lance plusieurs appels à ses coreligionnaires et compatriotes. Il apporte son concours à la constitution d'une division musulmane au sein de la Waffen-SS. Cette division, dite « Handschar » (sabre en turc) est composée essentiellement de musulmans de Bosnie. Mais elle ne tarde pas à être dissoute, suite à des défections et à une mutinerie. Ajoutons que, lorsque l'Afrika Korps du général allemand Rommel débarque en Libye en 1941 et s'avance vers l'Egypte, Al Husseini aura beau exhorter les Arabes à se rallier, c'est comme s'il avait prêché dans le désert.

Quelle est donc la réalité de l'engagement militaire des Arabes ? En mai 1942, l'unité arabe de la Wehrmacht (armée allemande) ne compte que 130 hommes. Par ailleurs, durant la Seconde guerre mondiale, 6300 recrues originaires du monde arabe passèrent par les différentes organisations militaires allemandes, dont 1300 venus du Moyen-Orient. Voilà qui ne fait pas le poids comparé à l'engagement massif des Arabes et Berbères aux côtés des Alliés : 200 000 à 250 000 combattants maghrébins mobilisés derrière De Gaulle, dans les troupes de la France Libre, et 9 000 Palestiniens enrôlés dans l'armée britannique. Ils furent tués ou blessés par dizaines de milliers. Sans parler des prisonniers qui périrent dans les camps de concentration nazis. Parmi ces « victimes oubliées », le Marocain Mohamed Bouayad, interné à Mauthausen sous le matricule 53929 et assassiné en chambre à gaz.

On le constate, malgré les moyens mis à sa disposition, le Mufti ne parvint pas à mettre sur pied les unités arabes promises à ses amis allemands. Conclusion de Gilbert Achcar : « *Le bilan de cette opération dérisoire en dit long, tant sur le prétendu enthousiasme des Arabes pour le nazisme que sur l'influence et le crédit prêtés au Mufti durant son exil européen* ».

1. A ne pas confondre avec son homonyme passé par le Shin Beth (service de sécurité intérieure de l'Etat israélien).

HITLER ET LES ARABES

AL HUSSEINI ET AUTRES PRO-NAZIS s'aveuglèrent sur Hitler jusqu'au bout. Ils n'ont pas vu non plus le lien entre le nazisme et l'émigration juive en Palestine, puis, après la guerre, entre le nazisme et la création d'Israël. A son arrivée au pouvoir, Hitler a tergiversé : outre qu'il voulait éviter tout conflit sérieux avec l'Empire britannique et la France, il tenait les Arabes en piètre estime, comme le prouvent les lignes qu'il leur consacre dans *Mein Kampf*. Mieux : non seulement il se déroba à leurs demandes, mais il encouragea l'émigration des Juifs vers la Palestine grâce à l'accord « Haavara », ce que le Mufti n'ignorait pas. Ce n'est qu'à la fin des années 1930 qu'on note un changement d'attitude de l'Allemagne. Convoitant les richesses pétrolières du Moyen-Orient, elle commence à s'intéresser à la région pour en faire une éventuelle zone d'influence. Aussi, dans cette perspective géostratégique, croit-elle utile de donner aux Arabes quelques rares signaux de bienveillance. Par exemple : en 1937, le Reich s'oppose à la partition de la Palestine en deux Etats, préconisée par le plan Peel qui de toute façon était voué à l'échec. En 1938, une aide financière et des armes sont accordées à Al Husseini qui résidait encore en Orient. En fait, cette livraison d'armes n'était qu'une diversion destinée à susciter en Palestine des troubles tels que la Grande Bretagne, obligée de jouer là-bas les gendarmes, se trouverait empêchée d'intervenir contre l'invasion allemande en Tchécoslovaquie. En 1939, Radio-Berlin diffuse ses premières émissions en langue arabe. Au programme : musique, lectures du Coran, mais surtout propagande contre les Juifs, les Britanniques et les Français, avec le Grand Mufti dans le rôle de la voix de son maître. Concernant le Maghreb, Hitler resta tout aussi réservé car il tenait à ménager son allié Franco au Maroc, et son ami Mussolini en Tunisie. Bref, la libération des peuples arabes n'a jamais été une composante essentielle de la stratégie du Führer. La politique arabe du Reich aura été foncièrement égoïste et à sens unique, utilisant cyniquement ses quelques alliés arabes sans rien ou presque leur donner en échange.



RENCONTRE. Le 28 novembre 1941, le Grand Mufti de Jérusalem est reçu par Hitler.